

Les jeunes gens modernes

A la fin des années 70, une scène musicale et artistique émerge en France, influencée par le punk anglo-saxon et les expérimentations électroniques allemandes. Postpunk, "cold wave", culture novö : ces jeunes gens sublimes et subversifs passeront comme des ovnis, mais ils continuent d'exercer une puissante fascination sur les nouvelles générations. Le documentaire de Jean-François Sanz, présenté en avant-première à Paris, le 3 juillet, nous plonge au cœur de ces années. PAR BRUNO DENIEL-LAURENT

En février 1980, s'affichant en pleine page du magazine *Actuel*, le journaliste Patrick Zerbib a l'idée de promouvoir un jeune groupe de rock sombre, Marquis de Sade, les faisant sagement poser, cravatés, renfrognés et chaperonnés par leurs génitrices respectives. L'article est largement bidonné et le titre fleure bon le second degré - « Les jeunes gens modernes aiment leur maman » -, mais, ce faisant, *Actuel* prend acte de l'émergence d'une nouvelle scène musicale française qui, dans les dernières années du giscardisme finissant, va proposer d'exaltantes expérimentations sonores, poétiques et graphiques. Au final, les « jeunes gens modernes » forment moins un mouvement qu'un moment que Jean-François Sanz, dans son documentaire, choisit d'enserrer entre 1978 et 1983. Et, si sa genèse fut chaotique, son apogée confidentiel et sa décadence babylonienne, ce moment (« *Très important, très français* », nous assure Etienne

Tubes
imparables

5 morceaux emblématiques

CONRAD VEIDT, de Marquis de Sade (1979)
Hommage à l'acteur allemand Conrad Veidt, énigmatique somnambule dans le *Cabinet du Dr Caligari*, de Robert Wiene. Magnifique moment de rock sombre, martial et mélancolique.

CHERCHEZ LE GARÇON, de Taxi Girl (1980)
Tube souvent copié, jamais égalé. Daniel Darc à la voix, Mirwais aux synthés.

NEVER COME BACK, de Kas Product (1982)
L'un des tubes du groupe cold wave nancéien formé par Mona Soyoc et Spatzs.

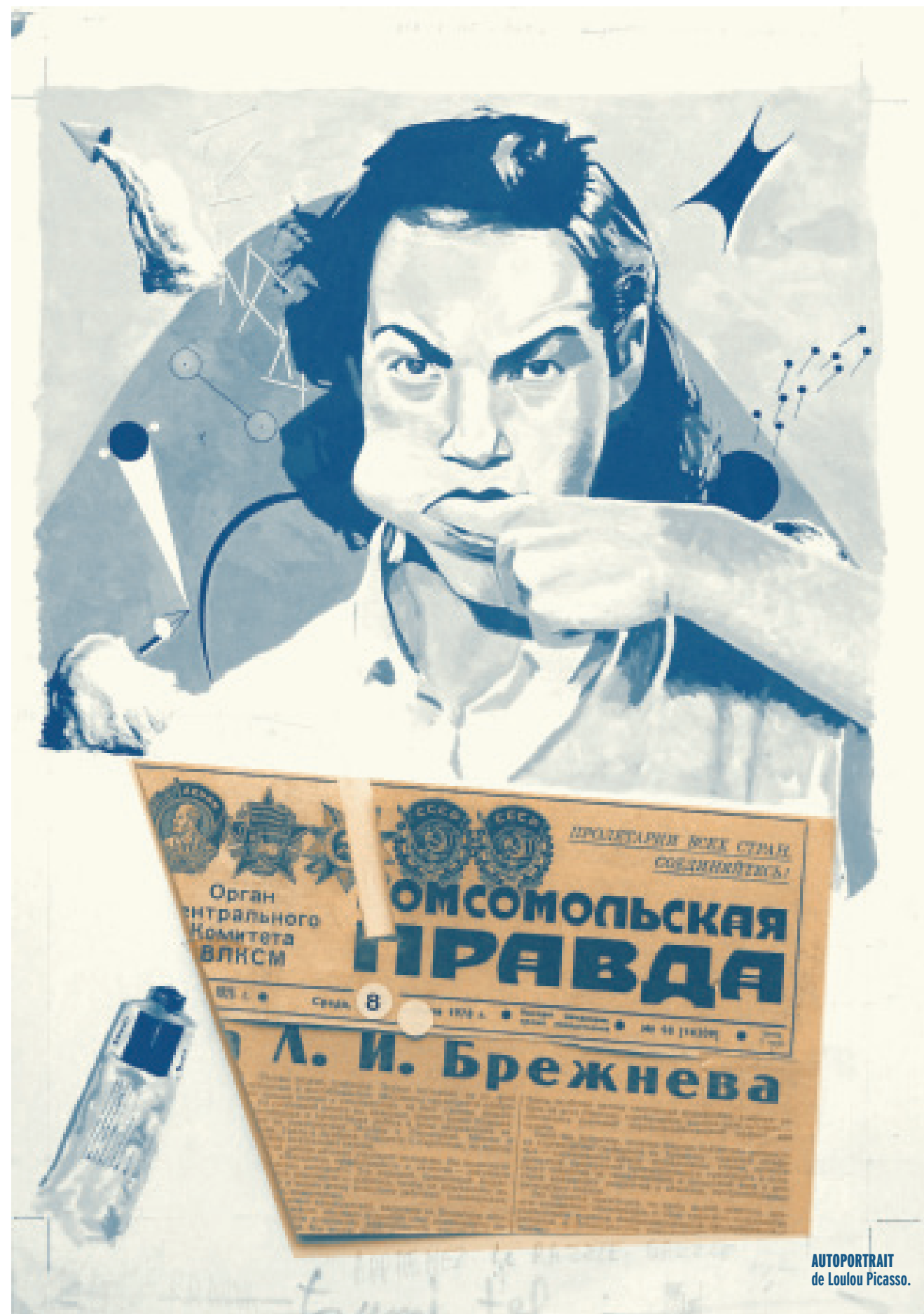
JE T'AIME TANT, d'Elli Meideros et Jacno (1982)
Petite sucrerie mélancolique du prince Jacno et d'Elli Meideros, la plus française des chanteuses uruguayennes.

LES MOTS, de Ruth (1985)
Rythme obsessionnel, mélodie entêtante et synthétiseurs saturés : bel exemple de cold wave à la française.

Daho) reste aujourd'hui très vivant dans l'esprit de quelques-uns.

Pour tenter de saisir l'esprit qui animait les futurs acteurs de cette scène, il faut imaginer la France au mitan des années 70. « *Il n'y avait rien, nous assure Elli Meideros, pas de salle où jouer, pas de club, tout*

était fermé, verrouillé. » A la télévision, c'est le règne écrasant de la variété avec la fadasse Claudine Dimay chantant *Derrière un cheval de labour du Limousin*. La « contre-culture » musicale reste dominée par le rock progressif, une scène naguère superbe, bouillonnante et expérimentale - songeons aux géniaux King Crimson, Jethro Tull ou Popol Vuh -, mais qui s'est peu à peu sclérosée dans un académisme prétentieux. Fin 1976, le punk arrive en France : « *Ça a déblayé le terrain*, explique Etienne Daho. *Et c'est grâce au punk que j'ai pu commencer à faire des chansons.* » A la virtuosité desséchée des vieux groupes progressifs, les punks opposent l'énergie primale, se gargarisant de leur méconnaissance totale du solfège : « *N'importe qui pouvait prendre une guitare, envoyer péter la technique* », se souvient Lio. Quelques groupes français plus ou moins talentueux se forment : les Stinky Toys, avec Elli Meideros et Jacno, Asphalt Jungle, de Patrick Eudeline, les Lyonnais de Starshooter. Formé en 1976 à Paris, Métal Urbain mêle admirablement électronique, boîtes à rythmes >



AUTOPORTRAIT
de Loulou Picasso.

► et riffs millimétrés, sur fond de textes austères et subversifs.

BROUILLAGES DE RÉFÉRENCES

La révolution punk a déblayé le terrain, certes, mais les limites du genre - amateurisme revendiqué, impasses bruitistes, fascination juvénile pour les Sex Pistols, etc. - commencent à devenir pesantes. Quelques individus aspirent à créer autre chose, cherchant les voies d'un « alterpunk » élaboré, synthétique, marmoréen. En Allemagne, Klaus Schulze et Kraftwerk triturent depuis longtemps leurs synthétiseurs japonais et élaborent de nouvelles techniques (échantillonnage, boucles, jeux sur les fréquences résonnantes, etc.), pionniers de ce que l'on appellera bientôt la musique électronique. En France, on commence bientôt à parler de postpunk puis de *cold wave*. Le groupe Marquis de Sade naît à Rennes en 1978. Philippe Pascal, qui assure le chant en 1979, a le regard tourné vers l'Est : « Nous avons conscience de notre européanité depuis longtemps. Quelques êtres de New York nous semblent proches. L'Angleterre ne nous concerne pas. Vienne, Paris, Berlin et Prague sont les villes où l'art se recréera. » Le critique rock Patrick Eudeline l'admet volontiers : « Il y avait quelque chose de très continental dans la new wave française. » Les jeunes gens modernes vont dès lors se gargariser de références européennes, surtout lorsqu'elles évoquent les avant-gardes allemandes. « Devant un tableau d'Egon Schiele, nous nous sommes crus devant un miroir », susurre encore Philippe Pascal. Dans un cinéma d'art et d'essai de Rennes, le guitariste de Marquis de Sade, Franck Darcel, découvre *le Cabinet du Dr Caligari*, chef-d'œuvre muet de Robert Wiene : le groupe compose alors l'un de ses plus beaux morceaux, *Conrad Veidt*, du nom de l'acteur jouant Cesare dans le film. A Marquis de Sade rendant hommage à l'expressionnisme allemand répond aussi Daniel Darc,

chanteur de *Taxi Girl*, clamant son amour des futuristes russes ou de Kasimir Malevitch...

Il ne faudrait pas en déduire que les « jeunes gens modernes » étaient de grands lettrés ou des galeristes prompts aux stendhalites : « Nous étions incultes, admet gentiment Philippe Pascal. Nous manipulions les références. » Références artistiques et culturelles donc, mais aussi idéologiques, au risque d'échauffer les pisse-froid et les tenants de ce que l'on n'appelait

pas encore le politiquement correct. Maurice G. Dantec, qui animait alors le groupe *Artefact*, le reconnaît volontiers : « Nous voulions porter le XX^e siècle sur nos épaules, et donc aussi le porter sur nos *Perfecto*. » A l'instar d'un Sid Vicious s'amusant à provoquer son monde avec un tee-shirt à croix gammée, les « jeunes gens modernes » vont jouer avec les codes, mêlant symboles fascistes et bolcheviques, arborant cravates noires et nuques fraîchement rasées : « Il y a un éro-



MARIE-FRANCE, Patrick Eudeline, Alain Pacadis, Diane et Marlène au Café Montparnasse (ci-dessus). TAXI GIRL (ci-contre).



catherine faux

MÖDERNES

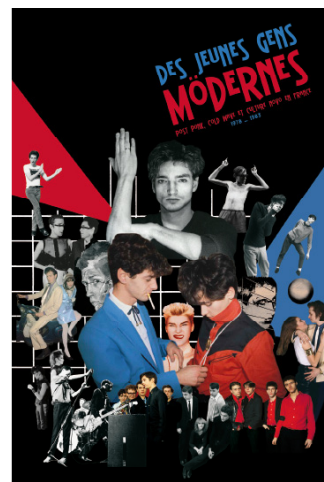
Des *jeunes gens modernes* est le premier documentaire de référence sur la scène postpunk et *cold wave* française de la fin des années 70. Réalisé par Jean-François Sanz assisté au montage par Farid Lozès, le film est né dans la continuité d'une exposition collective sur le même sujet qui avait été présentée à la Galerie du jour Agnès b. en 2008. Produit avec peu de moyens, dans un esprit très *do it yourself*, *Des jeunes gens modernes* donne la parole à des personnages clés d'une scène musicale avortée bien que novatrice : on trouve ainsi Philippe Pascal, chanteur de Marquis de Sade, dont le témoignage constitue l'un des fils d'Ariane du film ; des interventions de deux monstres sacrés, aujourd'hui décédés, Jacno et Daniel Darc ; et aussi Etienne Daho, Elli Medeiros, Lio, Maurice G. Dantec, les graphistes du collectif Bazooka (Kiki et Loulou Picasso, Jean Rouzard), le photographe Pierre-René Worms, Patrick Eudeline, le journaliste Jean-Eric Perrin... Ponctué d'extraits vidéo précieux, laissant la part belle aux plages musicales ou cinématographiques (de Kas Product à Ruth en passant par le *Bunker de la dernière rafale*, de Marc Caro), le film adopte une grammaire cinématographique singulière, sans commentaire ex cathedra, privilégiant un montage très nerveux, parfois proche du *cut-up*. Au final, le film rend hommage à un moment artistique intense, mais sans jamais tomber dans l'univocité, laissant les personnages du film dérouler leurs souvenirs contradictoires. Notons que les auteurs sont toujours à la recherche de diffuseurs.

Des jeunes gens modernes, de Jean-François Sanz. En avant-première à Paris, au cinéma MK2 Quai de Seine, le 3 juillet 2014, à 20 h 30, dans le cadre d'une carte blanche à Etienne Daho.

tisme trouble dans le fascisme avec lequel nous aimions jouer », avoue Patrick Eudeline. Et Etienne Daho d'ajouter que cette esthétique d'extrême droite leur a valu les foudres de quelques-uns. Marquis de Sade, ainsi, a dû subir quelques tournées particulièrement électriques, avec service d'ordre conséquent et jets de bouteilles.

Dans le domaine du graphisme aussi, certains artistes particulièrement créatifs commencent à imposer une nouvelle vision. Influencés par l'esthétique des situationnistes, en particulier par leur sens des collages et des détournements, les artistes du collectif Bazooka (Kiki Picasso, Loulou Picasso, Jean Rouzard, etc.) s'inscrivent pleinement dans le moment des « jeunes gens modernes ». Eux aussi n'hésitent

pas à manipuler avec brio les symboles totalitaires ou les outrances pornographiques, chatouillant les limites de la décence commune. D'*Actuel* à *Libération*, de pochette de disque en revue confidentielle, ils vont pleinement révolutionner l'art graphique français. Dans son documentaire, Jean-François Sanz montre d'ailleurs que, loin de se résumer à la musique, le moment des « jeunes gens modernes » s'inscrit dans l'émergence d'une jeune génération qui cherche à dépasser les trois slogans du moment, le « *sex, drugs and rock'n'roll* » des rockers, le « *peace and love* » des babas et le « *no future* » des punks, tout en cherchant à prendre artistiquement la mesure d'un siècle assombri par les totalitarismes rouges et bruns, la bombe A, le rideau de fer. Le cinéaste Marc



Caro, qui anime alors le groupe de musique industrielle *Parasite*, réalise, en 1981, avec Jean-Pierre Jeunet, un des films cultes de cette génération, *le Bunker de la dernière rafale*, court-métrage muet où s'exposent les terreurs de l'âge atomique. Maurice G. Dantec croit d'ailleurs pouvoir dire que « le rock ne peut pas se concevoir en dehors de l'expérience nucléaire ». Et si ces jeunes gens étaient modernes, ils l'étaient « à un moment où les machines musicales de la modernité commençaient à s'échauffer ».

LEURS "ENFANTS" EN 2014

Il est intéressant de noter aussi que nombre d'acteurs de la scène musicale d'alors investirent le champ littéraire : Maurice G. Dantec, on le sait, deviendra un romancier à succès et un essayiste d'envergure. Philippe Pascal et Franck Darcel, respectivement chanteur et guitariste de Marquis de Sade, et Daniel Darc publieront des nouvelles, des recueils de poésie, des romans, des traductions. Mais la grande figure littéraire de l'époque reste Yves Adrien, sorte de Huysmans *glamrock* qui éleva la critique musicale au rang d'essai métaphysique, devenant une sorte d'explorateur omniscient des *backrooms* de notre modernité.

Le dimanche 4 novembre 1984, à 8 heures, Canal + diffuse ses premières images. La « subversion » entre à la télévision. C'est peut-être cette date qu'il faudrait symboliquement choisir pour signifier la fin de l'ère des « jeunes gens modernes ». Ceux-ci, en vérité, sont alors bien essoufflés. Les magazines qui en avaient assuré la promotion, comme *Actuel*, lorgnent vers d'autres horizons musicaux, attentifs au *Message* hip-hop de Grandmaster Flash. Dans les campings ou les rallyes mondains, on ►

Dépasser les trois slogans du moment : le « sex, drugs and rock'n'roll » des rockers, le « peace and love » des babas et le « no future » des punks.

➤ a dansé tout l'été sur Partenaire Particulier, pathétique succédané de Taxi Girl. Pendant ce temps, au Palace et aux Bains-Douches, des fêtes « versaillaises » animées par Loulou de la Falaise happent les plus-si-jeunes-gens-modernes, tandis que la mondanité la plus ostentatoire, saupoudrant des ouragans de cocaïne, s'achète des cautions subversives en s'affichant avec le génial dandy punk Alain Pacadis. La plupart des jeunes gens modernes, finalement, ne « perceront » pas.



BAZOOKA, un collectif de graphistes dans la lignée des "jeunes gens modernes".

On dit qu'ils n'ont pas vendu leur âme au diable. Mais le documentaire de Jean-François Sanz ose poser cette question : le diable voulait-il les acheter ?

Trente ans plus tard, il se trouve des jeunes groupes qui, loin d'avoir oublié l'héritage de la scène *cold wave* française, choisissent d'arborer fièrement ses fanions. Le groupe La Femme se revendique ainsi de Jacno, de Taxi Girl ou de Marie et les Garçons. Lescop, auteur-compositeur-interprète de *la Forêt*, semble suivre la sombre voie de ses aînés, citant Drieu La Rochelle ou Mishima devant un Laurent Ruquier médusé. Quant aux tubes aigres-doux d'Aline, ils ne déparent pas dans une *playlist* de vieille *cold wave* française. En 1980, les « jeunes gens modernes » aimaient leur maman. Aujourd'hui, ce sont leurs enfants, si l'on peut dire, qui les chérissent. ■ **B.D.-L.**

Etienne Daho fait son cinéma

L'icône tutélaire de la pop française, est de retour sur scène. La tournée Diskönoir, accompagnant son dernier album, s'étalera jusqu'en décembre. Premiers concerts à Paris en juillet et, en prime, une carte blanche cinématographique au MK2 Quai de Seine.

Etienne Daho, on le sait, est un tendre à la peau dure, un prince de la nostalgie tonique. *La Peau dure*, justement, est la cinquième plage de son dernier album, *les Chansons de l'innocence retrouvée*, et, qui sait, peut-être aurons-nous la chance de l'entendre sur scène dès le 5 juillet prochain. La tournée Diskönoir (avec un ö, référence à Yves Adrien oblige), qui se prolongera jusqu'à la fin de l'année, passera par Bordeaux, Toulouse, Lille, Marseille, Nantes, mais c'est à Paris qu'elle s'ébranlera, sous les fonts baptismaux de la Cité de la musique et de la salle Pleyel.

LOU DOILLON, ÉRIC ROHMER...

C'est en effet à l'occasion de la cinquième édition du festival Days Off - qui se déroulera à Paris du 1^{er} au 10 juillet - que le chanteur proposera ses trois premiers concerts, regroupés autour du thème « Une jeunesse moderne ». Le 1^{er} juillet, ce sera « Pop Satori », reprise *in vivo* de l'album du même nom, sorti en 1986. Ce sera ensuite, le 5 juillet, le concert « Pop Hits » où, de *Mythomane* (1981) jusqu'aux *Chansons de l'innocence retrouvée* (2013), Daho interprétera une sorte de best-of très personnel, mêlant tubes imparables et faces B méconnues. Mais le 8 juillet risque fort d'être un concert qui fera date, avec un spécial « Tombés pour la France » où le chanteur partagera la scène avec - excusez du peu - Dominique A, Lescop, Poni Hoax, La Femme, Aline, Yan Wagner, François & The Atlas Mountains, John & Jehn, Mustang, The Pirouettes ou encore Lou Doillon. Philippe Pascal, le mythique (et discret) chanteur de Marquis de Sade, et Philippe Vidal (de Marie et les Garçons) seront eux-mêmes au rendez-vous.



richard dumas / polydor

Un autre événement, moins tonitruant mais tout aussi exaltant, se déroulera en marge du festival Days Off. Les programmeurs ont en effet choisi d'accorder une carte blanche cinématographique à Etienne Daho, en collaboration avec le cinéma MK2 Quai de Seine. Le 3 juillet sera ainsi projeté en avant-première le documentaire de Jean-François Sanz, *Des jeunes gens modernes*, sur la scène postpunk et *cold wave* française, et un court-métrage d'Oliver Assayas. Ensuite, jusqu'au 13 juillet, huit séances proposeront des longs-métrages français, choisis par un Daho très inspiré : le 6 juillet, les rohmérien(ne)s pourront ainsi retrouver *les Nuits de la pleine lune*, dont la bande musicale fut signée par Elli Meideros et Jacno, ce dernier ayant d'ailleurs été l'un des premiers soutiens de Daho. Sans surprise, l'on trouve aussi dans cette programmation *Orphée*, de Jean Cocteau (13 juillet) et *les Quatre Cents Coups*, de Truffaut (5 juillet), mais aussi le très délicat film de Christophe Honoré *les Chansons d'amour* (12 juillet). Aucun doute : l'icône pop n'a pas fini de nous émerveiller. ■ **B.D.-L.**